

Le séminaire de François Peraldi : témoignage d'une rencontre paradoxale avec la transmission de la psychanalyse à Montréal

marie hazan

L'objet de cet article est de tenter de faire connaître et de dessiner les balises¹ d'un lieu particulier de passage de la psychanalyse au Québec : le séminaire de François Peraldi qui, durant une quinzaine d'années, a attiré des psychanalystes, des cliniciens et des universitaires de tous bords et de divers lieux.

Psychanalyste et professeur au département de traduction de l'Université de Montréal, François Peraldi était une personnalité marquante, tout en étant très particulière du paysage montréalais, tant au point de vue intellectuel que clinique et psychanalytique, faisant connaître un autre Freud et un Lacan pas tout à fait conforme. Franc-tireur, provocateur et controversé, suscitant des réactions et transferts passionnés, il pouvait être très admiré, violemment rejeté ou les deux à la fois.

Du point de vue de la transmission de la psychanalyse, il n'a jamais voulu faire école. Mais le temps lui a manqué; aurait-il tenté l'aventure, y aurait-il réussi? On ne peut que s'interroger, toujours est-il que les spécificités de l'histoire de la psychanalyse au Québec se sont entremêlées avec les siennes et la question, épineuse néanmoins, est intéressante : celle de son legs et de ce qu'il advient du relais du témoin. Neuf ans après sa mort, dix ans après la fin du séminaire, je cherche à la poser comme participante de cet événement.

Esquisse

Lieu bigarré, bruissant, habité et fréquenté de personnes de tous bords et de tous azimuts, le séminaire de François Peraldi était un lieu de passage et de rencontre de quelques-uns avec la psychanalyse, un lieu d'écoute, un lieu où parler et dont on parlait. Et c'était via la parole et la voix(e) de Peraldi que se médiatisaient ces remous et mouvements.

Français, corse plutôt, né dans un autre temps — en 1938, juste avant la guerre —, un autre lieu, insulaire ouvert à tous les vents et claustrophobe de la définition, François Peraldi, un psychanalyste en rupture de ban, flamboyant et brillant, réunissait autour de lui une faune montréalaise et des personnes en exil — toutes sortes d'exil — d'étranges et étrangers, à eux-mêmes et aux autres², même ceux qui étaient plus à proximité de leur lieu de naissance), tout comme François Peraldi l'était à Paris... Lui-même était un étranger, bien que connu de beaucoup, à Montréal, à New York et à Paris via Montréal. Car c'est par Montréal,

par la place qu'il y a prise, ses publications et ce séminaire, qu'il s'est fait (re)connaître à Paris. Lacanien hors norme, mais nous ne le savions pas encore et violemment contre les institutions, ses sorties publiques, par exemple contre la GRC psychiatrique³ ou l'IPA⁴, constituaient un des attraits du style de Peraldi. Parmi les autres, citons une grande culture qui impliquait une fréquentation assidue de théoriciens et d'auteurs divers. Étudiant de Roland Barthes, lecteur de Martin Heidegger, mais aussi de Foucault, d'Althusser et encore de Paul Valéry ou de Marguerite Duras, admirateur de Charles Sanders Pierce dont il pensait qu'avec ses trois catégories, il était un précurseur de Lacan avec l'Imaginaire, le Réel et le Symbolique, il citait aussi bien ceux-ci que Jacobson — il était professeur au département de traduction —, Lacan, Dolto, Michèle Montrelay ou... la déesse Kali.

À son séminaire, ces caractéristiques du personnage, son « enseignement »⁵ de la théorie de Lacan au Québec et son itinéraire, se sont croisés avec l'histoire de la psychanalyse au Québec pour marquer ce que l'on a appelé « la marge »⁶ dans les années 80. Il y parlait de Lacan, à la suite de quelques autres : il n'arrivait pas en terre vierge certes. Mais c'est François Peraldi qui a cherché à systématiser la transmission de son œuvre, en particulier à partir de 1988. Cependant, ce Lacan-là était spécifique, disons pour faire court qu'il était... peraldien.

J'ai connu François Peraldi en 1978, dès mon arrivée à Montréal et j'ai suivi son séminaire en 1979 et ce jusqu'à la fin, en 1991, avec quelques éclipses. Entre-temps, j'ai entrepris mon analyse, puis ma formation et j'ai travaillé comme clinicienne dans un CSS⁷ et chargée de cours à l'UQAM, puis comme psychanalyste en bureau privé et professeure au département de psychologie de l'UQAM, je suis devenue mère et... la vie suit son cours... Autant dire que durant cette tranche de vie de quinze ans, probablement la plus fructueuse et la plus intense de ma vie d'adulte, LE séminaire, comme nous l'appelions entre nous, m'a accompagnée dans ma formation — dont il était une pièce importante du puzzle — et aussi, dans mon évolution, ma pensée, mes amitiés... Ce n'est qu'à partir de ce contexte que je peux en parler.

J'y connu dans ce séminaire plusieurs amis et collègues, qui le sont restés ou redevenus tels, comme dans la chanson : « On s'est connus, on s'est reconnus, on s'est perdus d'vue, on s'est retrouvés »...

Cette mouvance, cette complicité, cette solidarité même, entre plusieurs personnes de ma génération d'analystes, ainsi que de quelques aînés qui fréquentaient de plus ou moins près eux aussi le séminaire, n'était pas exempte de conflits larvés, de rivalités imaginaires qui parfois le sont restées. Elle est difficile à cerner et ne s'est pas encore vraiment cristallisée et c'est de cela aussi que je voudrais témoigner. Ce faisant, je tente de poursuivre le dialogue avec les protagonistes de cette histoire et en filigrane, avec François Peraldi lui-même...

François Peraldi était un interlocuteur important dans ma formation psychanalytique : bien que j'aie choisi de suivre son séminaire pendant cette très longue période, je n'ai jamais voulu avoir d'autre lien avec lui pour pouvoir précisément,

pensais-je, poursuivre ce dialogue librement avec lui. Ainsi, contrairement à plusieurs de mes collègues, amis et proches, je n'ai pas été en analyse avec lui, mais je l'ai consulté pour le choix de mon analyste ainsi que de mes superviseurs. Je n'ai pas non plus fait de contrôle avec lui, ce que je regrette un peu aujourd'hui quand je pense que je n'en aurai plus jamais la possibilité... Mais cela fait partie du deuil, n'est-ce pas?

Je partirai d'une description impressionniste et subjective du séminaire : sa vie, ceux qui le hantaient, son atmosphère, sa mort, d'une part, les thèmes et questions ainsi que l'approche théorique, de l'autre. Et je tenterai de suivre le fil de la transmission de la psychanalyse à travers le séminaire de Peraldi dans le contexte du Québec du dernier quart de siècle, à partir de l'élaboration et de la reconstruction de mes impressions et souvenirs, ainsi que de ceux de quelques collègues et amis rencontrés pour l'occasion.

Je laisse délibérément de côté l'aspect traité exhaustivement et avec finesse par Louise Grenier dans son article paru dans *Filigrane*, à savoir, la vie et l'œuvre de François Peraldi, articulées, en particulier autour des thèmes que cette auteure identifie comme cruciaux dans la pensée de Peraldi :

Plus un témoin qu'un théoricien, il déploie sa réflexion autour de trois questions primordiales en psychanalyse : la psychose, le masochisme, la féminité⁸.

État des lieux

Foisonnant de vie, fourmillant de questions, excitant et séduisant, le séminaire de François Peraldi était un lieu de réflexion, d'écoute, d'innovation et de débats très important à Montréal et ce, pendant plus de quinze ans. En effet, François Peraldi, venu à Montréal en 1974, a commencé ce séminaire en 1976 et ne l'a arrêté qu'en 1991, au moment de sa maladie. Il nous parlait avec passion et emportement.

Jusqu'alors, année après année, les personnes les plus diverses : des plus farfelues aux plus sérieuses, des colorées et d'autres ternes, des bruyantes et d'autres inodores et inhibées — du moins au moment du séminaire —, se faufilaient ou se montraient, se rencontraient ou s'évitaient et avaient le sentiment excitant de participer, de près ou de loin, à un événement, un *must*. D'autres, après un bref passage, en sortaient très critiques ou y développaient une aversion et le fuyaient, d'autres enfin, envoûtées, choisissaient le « Père-Aldi » comme analyste, comme maître ou les deux à la fois.

On entendait dans un silence un peu vibrant la belle voix de François Peraldi, quelquefois ponctuée de son rire tonitruant, mais d'autres fois cinglante, quand dans le silence résonnaient les petits pas furtifs ou les talons martelant le couloir, des retardataires. Il s'arrêtait brièvement pour un petit signe d'accueil et de reconnaissance, toujours personnalisé, puis poursuivait. Quelquefois, il interpellait son public, relançant le débat et demandant des engagements pour des présentations ou

des réponses à ses questions, qui venaient timidement et quelquefois pas du tout. Il sollicitait et invitait des intervenants et des étudiants de diverses disciplines : anthropologie, philosophie et logique, lettres, sociologie et d'autres.

D'autres fois encore, des interlocuteurs⁹ relançaient le débat et faisaient office d'alter ego pour des échanges où il se sentait plus soutenu. Ainsi, avec Jean Imbeault, mais aussi auparavant Pierre Mathieu, et bien d'autres, il pouvait dialoguer et leur relancer la balle; chacun présentait ses idées et des textes. Il cite dans l'interview Lise Monette, Josette Léonard et Pat Mahoney comme interlocuteurs des débuts¹⁰. Mireille Lafortune a participé au séminaire pendant plusieurs de ces quinze années. Faisant partie des fidèles, elle était là au tout début et je me souviens d'une présentation qu'elle a faite sur le choix des prénoms et d'une autre, bien des années plus tard en 1990, sur Anna Freud. Elle est revenue après les années de deuils cruels et de la maladie qui l'avaient éprouvée, avant de disparaître à son tour.

François Peraldi nous parlait de clinique, en particulier de *son écoute du signifiant*, de la bascule provoquée par le retournement de *n'ai-je* en *neige*, de *s'entête* à *sans tête*. Tel que Peraldi l'élaborait, le signifiant se situe à l'opposition même entre les deux termes, entre le *Fort* et le *Da*, ainsi que le petit-fils de Freud l'illustre, l'enfant à la bobine cherchant sa mère et à panser son absence par le langage. C'est, en effet, dans la barre séparant Fort/Da — l'enfant prononçant « ici » (« A ») quand elle est loin et « là-bas » (« O ») quand elle est près, que se situe l'opposition entre les deux phonèmes, les deux sons. L'origine même du langage se trouve donc par extension dans cet appel. Ainsi nous parlait-il de l'arrimage du sujet au langage, de l'émergence de son désir, du rapport pour chacun à son inconscient qui ne peut advenir que sur le divan, insistant ainsi sur l'importance pour chacun de sa propre analyse.

En ce sens, il tricotait, de manière analytique, ses propos sur Freud, Lacan, les institutions psychiatriques et analytiques, à Paris et à Montréal, « émaillés » comme il dit d'éléments « intimes » reliés à sa propre vie, à son auto-analyse. Il nous parla du suicide de son frère et fit de longs développements sur ses analystes. Or plusieurs de ces derniers faisaient partie de la même mouvance et appartiennent aujourd'hui à ma génération d'analystes.

François Peraldi nous disait qu'en l'écoutant, nous le mettions en position d'analysant. Ainsi, il illustrait le fait que l'écoute de l'inconscient ne pouvait survenir que quand on en avait fait l'expérience sur le divan et que c'est par l'analyse de ses rêves que Freud a pu acquérir un certain savoir sur l'inconscient. Il nous enjoignait répétitivement et avec insistance, de faire le passage par l'analyse.

Pendant au moins une année, il traçait chaque semaine le schéma « L » au tableau, marquant ainsi l'émergence du sujet et les jugements d'existence et d'attribution¹¹. Parallèlement, des anecdotes sur la scène analytique parisienne des années 50 aux années 90, nous situant les auteurs lus comme des protagonistes d'une histoire échevelée où les conflits et scissions se succèdent et s'entremêlent, épargnant de ses commentaires les analystes québécois, du moins publiquement,

mais critiquant âprement l'Institution analytique, l'IPA, la psychiatrie ou la psychologie du Moi.

Dans ce lieu d'enseignement de Freud et de Lacan, de transmission de cette passion, il émaillait ses propos d'anecdotes sur un monde inconnu de nous, mais qu'il disait détester : celui des institutions psychanalytiques et du monde universitaire parisiens. Non conforme, non conformiste, François Peraldi néanmoins pensait quelque chose à propos de tout et sur tout et pouvait être redoutablement sarcastique et cinglant. En parallèle, il pouvait être d'une ouverture et d'une tolérance très grandes.

En fréquentant le site Web qui reprend ses séminaires (voir note 20), je retrouve sa parole et l'énonciation si particulière de sa pensée associative et mouvante qui était élaborée dans un autre temps, un autre lieu et écrite d'avance, alors même qu'elle me paraissait typique d'une transmission orale sur le mode de la libre association.

Son style si particulier s'y déploie Il relate les histoires, grandes et petites à la fois : de la scission de 1953 à la « coupure épistémologique » à l'origine de la naissance de la psychanalyse avec les Études sur l'hystérie, à la suite de la mort de Jacob Freud, père de Sigmund et du deuil que ce dernier s'est efforcé d'élaborer. Je souligne ici l'accent mis et l'insistance sur le passage nécessaire par le deuil du père pour la fondation de la psychanalyse. François Peraldi en parle à propos de Freud, mais, par un saut périlleux, je le relie au départ à la guerre du père du petit François, provoquant une coupure et une peine dont il parle dans le même texte car Freud, dit François Peraldi

n'essaie plus de mettre de côté, comme entre parenthèses, ses propres réactions les plus personnelles, les plus intimes.

L'excès

Il a voulu témoigner d'une expérience de l'excès, notamment de la « perversion », de ce que Bataille appelle « la part maudite » de l'être¹².

Au séminaire, on pouvait aussi écouter de la musique et chanter la grande Maria Callas. On pouvait voir circuler des photos : celle de Roland Barthes adolescent porté par sa mère comme un tout petit garçon, ou celle d'un homme mort à la suite (et au terme) d'un procédé qui devait lui apporter l'ultime jouissance, photo qui circula dans un silence de mort.

Autant dire qu'alternativement et de manière inattendue et quelquefois brutale, soufflaient l'air et le feu. Pris sous ce feu roulant, « ébahis » pour le moins, sidérés, nous suivions ou pas (après cet épisode, je me suis sauvée pour plusieurs semaines du séminaire) le déroulement de sa pensée et de ses tentatives de transmettre la

psychanalyse, y compris dans l'illustration de la brutalité de l'irruption des pulsions. Quand — innocemment? — la question lui a été posée concernant le choix de ces thèmes de séminaire, il avait répondu, violemment :

Comme dirait Luce Irigaray, je ne donnerai pas ma carte d'identité sexuelle!

La centralité du concept de *pulsion de mort* en psychanalyse et la déliaison des pulsions de vie et de mort ont fait l'objet d'un séminaire d'une autre année, (*Le temps*), avant de repartir sur une récapitulation de l'œuvre de Lacan. En effet, quelques années auparavant, le séminaire sur *l'identification* nous avait retenus pendant au moins deux ou trois ans et fait effectuer un passage par la logique et Frege.

Avec ces thèmes de séminaire, avec le suicide de son frère et ce qu'il en disait (un suicide aurait lieu dans sa famille à chaque génération. Aurait-il laissé sa place à son frère Jean-Claude? essayait-il de nous dire quelque chose sur sa mort annoncée, sur le peu de temps qui lui restait à vivre avec le diagnostic du sida qui a dû lui être communiqué vers cette époque-là? pourrait-on ainsi repérer une coupure — épistémologique — entre l'avant et l'après de ce moment-là?

Sans chercher de réponse, j'aimerais poser simplement ces questions et commencer une élaboration qui serait à reprendre en solo, à plusieurs et à travers la diffusion de sa parole et de ses écrits.

Les passagers

Traditionnellement le mardi soir, le séminaire avait lieu toutes les semaines, puis toutes les quinzaines, alternant quelquefois avec une rencontre du *Réseau des cartels*, un autre séminaire sur l'identification dans le même lieu, puis un autre séminaire où des *happy fews* étaient invités chez lui¹³. Habituellement à l'Université de Montréal où il était professeur au département de traduction, il a eu lieu sur la rue Édouard Montpetit, où était le département de littérature comparée — c'est là que je l'ai connu en 1979 — puis au Pavillon Lionel Groulx, sur la rue Jean Brillant.

Étrange cours crédité de département de linguistique et traduction auquel une petite minorité de participants étaient officiellement inscrits. Pas de syllabus, ni de méthode d'évaluation, mais beaucoup de circulation de textes. Pour la plupart des participants, pas d'examens, ni de notes, pour certains, une inscription administrative de pure forme, le cours n'étant pas crédité pour l'immense majorité, n'apparaissait pas institutionnellement à sa juste mesure, malgré sa popularité : si près d'une trentaine de participants se trouvaient autour des tables placées en carré, seul un petit nombre d'entre eux étaient officiellement inscrits au cours.

François Peraldi et certains participants nous distribuaient gratuitement des tonnes de photocopies des séminaires et des premiers articles de Lacan, et pour les dernières années, un programme annuel des textes chronologiquement prévus pour

l'année. Il donnait son « cours » de manière magistrale : lisant, ou plutôt parlant un texte, alors qu'il paraissait associer librement. On aurait pu entendre une mouche voler. Il invitait régulièrement des psychanalystes, mais aussi des intervenants d'autres disciplines, à des présentations qui faisaient l'objet d'invitations plus formelles que l'on pouvait recevoir par la poste dans des enveloppes écrites de sa main. Il en était ainsi également quand il annulait son séminaire pour une raison ou pour une autre : je recevais — en particulier quand mes présences étaient plus espacées — un gentil petit mot, manuscrit, m'informant de l'annulation du séminaire à une certaine date.

Ses invités connus et quelquefois prestigieux nous impressionnaient. Ils passaient, mais aussi pouvaient revenir périodiquement : je pense entre autres, à Moustapha Safouan, Luce Irigaray, Chantal Maillot, François Roustang, Contardo Calligaris et très régulièrement, chaque année, Jacques Hassoun. La pluridisciplinarité était de mise.

La soirée se terminait invariablement *Chez Vito*, restaurant italien d'un autre temps, lui aussi, où se poursuivaient les discussions de manière plus détendue et enthousiaste, se nouaient des relations, se tissaient des projets devant des plats de *spaghettis al vongole* ou des *fetuccine al pesto genovese* plutôt consistants¹⁴... À l'occasion des rencontres avec les invités, il offrait quelquefois des cocktails somptueux et chaleureux servis chez lui au 2072 Jeanne Mance, tout près de la Place des Arts.

Plusieurs y assistaient, des jeunes et moins jeunes psychanalystes de la « marge » et de la S.P.M. (je me souviens, entre autres, des débats mémorables entre Julien Bigras et Jean-Jacques Couvrette, auxquels nous assistions ébahis) « Tous sont venus »¹⁵, dit-il dans l'interview qu'il me donna (1994 b) peu de temps avant sa mort.

Des passagers embarquaient sur le bateau et participaient à la fête et les fidèles, muets plus souvent qu'à leur tour, restaient quelquefois sur le quai.

Du tout au rien

En effet, il avait dit aussi : « Quand je suis arrivé ici, il n'y avait pas de liens entre les aînés et les plus jeunes, il n'y avait rien¹⁶. »

Car, malgré cette affluence et sa diversité, une distance restait non comblée et face à son auditoire quelquefois mutique et figé, François Peraldi pouvait sembler bien seul dans ses avancées, ses appels à la participation demeurant quelquefois sans réponse. Il dit par exemple, suite à ma question :

La cooptation, j'y crois sans y croire, étant donné que je me suis imposé tout seul à Montréal. Il n'y avait personne pour me coopter, il n'y avait personne¹⁷.

Ce fantasme du « rien avant lui », que relève aussi Louise Grenier, mais dans un autre contexte : (« Ce rien qui s'impose avec une absolue certitude »; « Au-Delà du corps de la mère, il y a rien » et « Au-delà de la mer, il y a rien »¹⁸ me semble,

entre autres, relié à celui de la transmission, y compris dans son aspect inconnu, inconscient. Je dirais que si François Peraldi se sentait seul, n'était-ce pas parce qu'il se pensait le premier, le fondateur, auto-engendré, en quelque sorte?... La question de la suite, de ce qui se passerait après lui, n'a pu que le tarabuster d'autant plus, du fait de sa maladie et de sa courte espérance de vie. Mais nous ne savions pas alors, ou ne voulions pas le savoir... L'élément le plus curieux, le plus énigmatique étant cette impression de vivre un événement passionnant et par ailleurs d'en être éloigné, dépossédé.

De son côté, François Peraldi si passionné et emporté, tour à tour furieux et joyeux pendant des années, semblait, au fil des ans, de plus en plus désabusé par rapport à la possibilité de transmission de sa parole, s'exprimant avec amertume même... Il ne semblait pas trouver son compte dans ceux qui se réclamaient de lui et de son « enseignement »

Je me propose d'examiner cette apparente impasse, ce paradoxe.

Méthode d'approche, rencontre avec quelques autres sur la transmission

Pour ce faire, je me suis référée à plusieurs sortes d'approches et de documents. D'abord, pièce maîtresse, la (re)lecture du *Recueil des textes* de François Peraldi en deux tomes (1976-1984 et 1985-1994) : plus d'une cinquantaine d'articles publiés par François Peraldi dans des revues diverses, rassemblés et photocopiés par Danielle Monast, psychanalyste à Montréal¹⁹, que j'avais lus, pour la plupart, au moment de leur publication. Quelques-uns d'ailleurs avaient fait l'objet de présentations formelles par François Peraldi au séminaire.

Ensuite, sur le séminaire lui-même, la lecture de certains des textes mis à la disposition de tous par Karim Jbeili²⁰ via un site Internet de (là encore des centaines, voire, des milliers de pages les plus diversifiées, depuis les articles publiés jusqu'aux textes auto-biographiques qui nous donnent l'impression indiscrete de regarder par le trou de la serrure), ainsi que des cahiers de notes que j'y ai prises.

Par ailleurs, un dialogue s'est établi entre François Peraldi et *Filigrane*, je lui avais demandé un article pour le premier numéro de la revue et il a produit « La transaction²¹ », un article très troublant sur la transmission ... de pensée et la proposition d'une « théorie quantique du signifiant²² ». Vinrent ensuite l'interview²³, que François Peraldi voulut bien m'accorder quelques jours avant sa mort survenue le 21 mars 1993 et où il dit bien des choses sur la transmission de la psychanalyse et sur sa manière d'envisager un futur dont il était exclu, puis l'article de Louise Grenier et enfin celui-ci constituent d'autres pièces de ce dossier.

Pas sans son Lacan

Si François Peraldi était (re)connu pour enseigner la théorie de Lacan, s'il s'y reconnaissait lui-même, on peut dire cependant, qu'il l'a fait de manière ambivalente ce qui rend son Lacan inhabituel et pas tout à fait conforme, du moins si on le compare à celui enseigné à Paris dans les divers groupes lacaniens. Lacanisant, comme il l'a dit, il se tenait à distance de lui, comme il était ambivalent par rapport à tout maître, y compris lui-même s'il était tenté d'en prendre la place. Dans l'interview²⁴, il a commencé par me dire que la psychanalyse le « dégoûtait », pour déclarer, finalement, que Lacan était « un

faussaire ». Plusieurs ont pensé que c'était la maladie qui le faisait parler ainsi. Pourtant, bien plus tôt, il dit que Lacan n'était "pas son genre"(1988b, 14) et qu'il ne se dit pas lacanien :

En ce qui me concerne, je ne me dis pas lacanien et je ne pense pas qu'on puisse advenir à l'être dans le registre du « lacanien » (1989b, 43)²⁵.

Même si au séminaire de Peraldi on pouvait travailler systématiquement les séminaires et textes de Lacan, une dimension que je nommerais "religieuse" en était absente. Le plus souvent, ce séminaire bien plus éclaté dans ses thèmes, demeurait quand même un lieu de référence et de réflexion à partir des concepts lacaniens. Du séminaire sur l'identification aux séminaires I et II, puis à celui sur les psychoses, de la lecture d'*Au-delà du principe de plaisir*, à celle de *Totem et tabou*, l'insistance était mise sur la chaîne des signifiants et l'irruption de l'inconscient, sur la non-normativité et le féminin, sur les trois registres : l'imaginaire, le symbolique et le Réel et les trois temps — logiques et non chronologiques — de l'œdipe.

Qu'en est-il resté? Pour *Filigrane*. et ses lecteurs, je cherche à lever légèrement le voile sur l'énigme de la transmission de la pensée et de l'enseignement de François Peraldi²⁶, aussi bien de façon directe, que surtout dans ses alias et alinéas, dans l'insu.

C'est la raison pour laquelle, enfin, dans mon attirail méthodologique, j'ai tenu à rencontrer les collègues, amis et connaissances qui souhaitaient apporter leur témoignage à l'édifice et à dialoguer avec eux. J'ai donc lancé un appel « à l'aveuglette » que j'ai envoyé par courriel à une liste de personnes en leur demandant de la diffuser et en les invitant à une rencontre unique de discussion sur le sujet.

J'avais proposé le canevas suivant : l'atmosphère du séminaire, les éléments historiques : les participants, dates et lieux, les thèmes et questions soulevées et traitées, le style provocateur de François Peraldi et la place qu'il a tenue pour chacun de nous et sur la place montréalaise.

La discussion a suivi librement et à bâtons rompus. Elle semblait correspondre à un souhait de reparler de ces questions et s'est déroulée de manière agréable et détendue, mais non exempte de désaccords plus ou moins formulés. Je voudrais ici en exposer les grandes lignes, à partir de ma perception et de mes réflexions, dans le but d'exposer des idées différentes ou complémentaires de celles qui me sont venues²⁷.

Le transfert au personnage de François Peraldi : Point d'achoppement de toute cette réflexion, il sous-tendait toutes les interventions. Il semblait malaisé de parler du personnage public du séminaire, c'est à cette image (dans le sens lacanien) que ce transfert s'adressait. C'est de cette place que tous parlaient. Il est important de

rappeler ici que François Peraldi représentait une figure publique à son séminaire, avec le transfert imaginaire que cela suppose, mais il était aussi pour certains, un mentor dans un monde universitaire souvent hostile à la psychanalyse, un superviseur ou un analyste, quelquefois encore très investi.

En effet, François Peraldi pouvait exercer une « emprise » immense, comme l'expose un des participants :

C'était un univers intellectuel dans lequel je me suis inscrit, j'étais enveloppé(e) par sa parole, il n'y avait rien ailleurs; il était tout.

Il ajoute qu'il était très difficile de se défaire de cette emprise et de sortir de cet « univers ».

Il est intéressant à cet égard, que ce témoignage reprenne terme pour terme les formulations de François Peraldi dans l'interview : « tous sont venus » et « quand je suis venu, il n'y avait rien », ce fantasme du fondateur en terre vierge et de l'auto-engendrement paraît bien prégnant, ainsi que la passion suscitée qui semble demander l'exclusivité.

Ouverture : Complémentaire ou contrairement pourrait-on dire, l'ouverture provoquée et la liberté ressenties sont soulignées. Le séminaire a été comparé à « une brèche dans le béton armé » de ce qui se disait et du style de l'époque en psychanalyse et à « de l'oxygène ».

L'« invitation à l'autre, en le mettant en position analytique », la liberté découlant de cette ouverture, sont des thèmes abordés et le séminaire comparé à un "carrefour", sans oublier, cependant, que malgré ses dénégations, il pouvait y tenir une place de maître.

D'autres enfin déplorent ou s'agacent du côté « mode », ou *must* du séminaire. Le lieu où il *faut* être, éclipsant d'autres, tout aussi importants de transmission à cette époque-là, comme les séminaires de Julien ou d'Élisabeth Bigras.

L'œuvre : L'autre question soulevée est celle de l'apport de sa pensée et de son œuvre. En effet, qu'est-ce qui ferait son originalité? François Peraldi n'aurait « pas produit une œuvre » particulièrement significative. Pour d'autres, au contraire, ses apports, notamment sur la folie sont essentielles. La transmission orale est très importante également, ainsi que le transfert suscité. Peut-être aussi cette œuvre est-elle demeurée inachevée, car il a été frappé trop tôt par la maladie.

Et surtout, « c'est par lui que *Lacan* est entré au Québec », même s'il n'était pas le seul, ni le premier, il n'en demeure pas moins qu'il est le seul à avoir approché l'enseignement de Lacan de manière systématique.

La quantité de travail qu'il a produite est soulignée, surtout par rapport à l'inhibition de son public, première phase du désir selon Lacan, sans oublier sa grande érudition.

La dimension éthique du personnage a été soulignée, ainsi que sa rigueur. Cette préoccupation était constante chez lui et reliée à sa pensée. Ainsi, j'ajouterai que

même si François Peraldi adorait raconter des anecdotes sur le monde parisien, sur Lacan et d'autres personnages publics ou attaquer des institutions ou des fonctions, il ne mettait jamais en cause des personnes, du moins publiquement.

L'écoute s'avère une qualité essentielle chez François Peraldi. Beaucoup en parlent avec émotion, les anciens analysants, ceux qui l'ont connu en « supervision » — ou « en contrôle » — et les autres. Comparée — en situation de « contrôle » — à de « l'eau rafraîchissante », sa vivacité est évoquée, ainsi que l'acuité de l'écoute, la disponibilité et son ouverture de pensée, ainsi que « l'invite à l'autre, à l'altérité », mais aussi à l'écriture et à la lecture.

L'institution : Très anti-institutionnel, il a été critiqué pour avoir eu une position « perverse » en l'utilisant tout en la démonisant : en effet, n'est-ce pas du fait qu'il était professeur à l'Université de Montréal — une institution et non des moindres — qu'il a pu inviter des conférenciers et profiter des bienfaits de l'infrastructure?

La transmission : Enfin, l'ambivalence de François Peraldi et sa difficulté à tenir et/ou à délaissier la place de maître est un élément central de la question de la transmission de sa parole.

Rideau

Mais en mai 1991, il y a dix ans déjà, au Lacanian Clinical Forum²⁸ tenu à Montréal, à l'Université Mc Gill, François Peraldi faisait une de ses dernières apparitions publiques. Épuisé, s'endormant pendant les présentations, se retirant dans sa chambre se coucher pendant la fête offerte chez lui, il apparut brutalement à tous qu'il était malade. En sabbatique l'année suivante (1991-92), son séminaire n'a plus été repris durant l'année 1992-93, celle de sa maladie et précédant sa mort. Ainsi, il a disparu littéralement, son séminaire aussi... Sauf pour le faire-part de décès paru dans les journaux, pas grand-chose n'a marqué sa disparition dans le symbolique, ni dans le social. Pas d'enterrement : il a été incinéré sans tambour ni trompette. Seules quelques tentatives timides de rassemblement.

Le désir « anti »-institutionnel

François Peraldi, comme j'ai tenté de le montrer tout au long de cet article, s'élevait avec véhémence contre toute institution dès que l'occasion s'en présentait. En cela, il était bien de sa génération, celle des intellectuels français qui, à la suite de leurs aînés, après « Mai 68 » et critiquant le *Parti Communiste Français*, ont fait partie de la mouvance libertaire et/ou de l'extrême gauche. Il aurait été trotskyste²⁹, mais je le reconnais plus dans le slogan anarchiste « Ni Dieu, ni maître ». Qu'on se souvienne, en effet, de Sartre et de ses distributions de la *Cause du Peuple*, de Simone de Beauvoir et de son influence immense sur le féminisme des années 70, de Foucault etc. Il n'était donc pas étonnant, à ce moment-là, d'entendre Peraldi prendre le point de vue politique et vitupérer et attaquer l'ordre établi, ou ce qui semblait tel. Aucune institutions n'était épargné, ni les psychanalytiques, ni les psychiatriques, ni les hospitalières, ni les sociales.

Cependant, comme le souligne un de mes interlocuteurs de la rencontre du 2 mai 2000, il utilisait l'université pour ses séminaires, ses invités et pour faire connaître Lacan et la psychanalyse, ce qui serait un paradoxe. Mais comment pourrait-on s'inscrire sans lieu d'inscription, hors du social? L'institution est critiquable, certes, mais incontournable.

Citons-en deux autres : pour commencer, ses rapports compliqués à l'IPA et à la question de la reconnaissance : selon Roudinesco et Plon, c'est son homosexualité qui aurait été un obstacle à son entrée à la SPP. Il aurait alors tenté sa chance auprès de l'École Freudienne de Paris³⁰. Cette vision sans nuance n'est pas inexacte pour autant. En effet, j'ai appris à ma grande surprise alors, que l'homosexualité faisait partie des contre-indications non dites à l'entrée dans les sociétés et associations psychanalytiques de l'IPA. Cette porte lui était donc fermée. Mais je pense, et il le dit dans l'interview et ailleurs, qu'il détestait ce milieu parisien et n'aurait pu s'y épanouir, même si, dit-il, il lui était ouvert à divers égards : son frère était un patron en médecine, il aurait pu continuer sa médecine, faire son chemin à l'université, à l'École Freudienne etc. Il était plutôt fait pour les grands espaces et a préféré frayer ici, au Québec, une parole originale et psychanalytique. Il ne renonçait cependant pas, ce faisant, à la reconnaissance sociale, même s'il la dénigrait en même temps et en cela, il est loin d'être le seul. Cette recherche incluait-elle une demande implicite de reconnaissance de la SPM? Certains l'ont murmuré, mais en avait-il vraiment le désir? Difficile à dire, car n'avait-il pas réussi à faire sa place et à se faire reconnaître sans en passer par de trop flagrantes contradictions? Si c'était le cas, et alors ou « puis? », comme il l'aurait dit?

La transmission réticulée, la transmission paradoxale³¹

Tous sont venus à mon séminaire, tous ils le savent très bien, ont eu ces années de formation³².

Par ailleurs, là où il était vraiment malheureux, c'est que décriant ceux qui prenaient la place de maître, qui se déchiraient dans les institutions, qu'elles soient membres de l'IPA ou pas, refusant la place de leader, il se trouvait, ainsi que ses "élèves", dans une impasse : comment en effet, inscrire quelque chose de cette parole, comment penser la suite, surtout quand il s'est trouvé brutalement confronté à une échéance de quelques courtes années pour le faire?

En 1986, François Peraldi a proposé à quelques personnes de son séminaire, la création du *Réseau des Cartels*, formation de compromis dans son rapport complexe à l'institution. Cette non-institution, réseau de cartels, non groupes de trois à cinq personnes avec un plus un, inspiré de la proposition de Lacan, a donné lieu à diverses interprétations, si certains se sont dissous, d'autres continuent, depuis lors, à s'identifier à ce mode de travail. Après son interruption brutale, le séminaire n'a pas vraiment été repris par une personne, un groupe ou une institution. Cela correspondait-il aux vœux de François Peraldi ou de ceux qui

l'accompagnaient ou bien ces cartels se sont-ils trouvés pris dans cette injonction paradoxale d'une fondation non fondée, non reconnue, voire désavouée, par lui? Voici ce qu'il en dit lui-même peu de temps avant sa mort :

Je trouve très bien que cela ait créé cette espèce de tourbillonnement d'idées dont je ne fais pas partie. Ça, je trouve cela très bien, c'est la seule chose, si j'avais un conseil à donner, ou si j'étais resté d'une façon plus militante, j'aurais essayé de maintenir cette espèce de structure, où à la place du leader il n'y a pas de leader, il y a un manque, mais qui n'est pas non plus des structures d'identification horizontales, des petits chefs, des petits avec un totem pour tenir la place centrale³³.

François Peraldi n'a pas été père, du moins à ma connaissance, pas plus d'enfants que de disciples ou d'élèves. Il n'a pas fait école. La transmission de sa parole et de son travail cependant est indéniable, mais sa cartographie demeure encore floue.

Quand il est arrivé à Montréal, on pouvait compter sur les doigts d'une main les psychanalystes exerçant en dehors de la SCP. Pourtant les timides tentatives de réunir les non-alignés que François Peraldi a activement initiées avec quelques analystes de sa génération, n'ont pu aboutir; personne ne voulant s'aligner, apparemment.

Quelques années plus tard, les activités psychanalytiques en dehors de la SPM se multiplient, ainsi que celles, quoique plus rares, fondées par des comités "mixtes". Ainsi, François Peraldi fait partie de l'équipe qui fonde la revue *Frayages* avec plusieurs membres de la S.P.M.³⁴. Quelques temps après, l'*Association des Psychothérapeutes Psychanalytiques du Québec (APPQ)* organise son premier colloque où celui-ci est invité à parler, ce qu'il fait avec beaucoup de verve et d'insolence. Les activités se multiplient dans les années 90 et François Peraldi fait figure de référence par rapport à ce que certains ont appelé la "marge", cette mouvance, je dirais plutôt, regroupait de façon très ouverte, informelle et floue plusieurs psychanalystes, thérapeutes et universitaires qui s'intéressaient à la psychanalyse sans être membres d'une institution et découvraient un autre monde. François Peraldi avec son séminaire polarisait une grande partie de cette attention. Mais, il n'y avait aucun regroupement formellement constitué; par ailleurs, si le séminaire de François Peraldi — et le Réseau des Cartels par la suite — constituait un lieu de référence pour certains, il n'était pas le seul en ville³⁵. Il avait la réputation d'être un haut lieu du lacanisme, mais il différait des séminaires de lecture de Lacan tels que pratiqués ailleurs; il était moins orthodoxe et systématique, plus pluridisciplinaire. Surtout, les personnes qui le fréquentaient et qui se réfèrent à cette théorie encore aujourd'hui ne sont pas des lacaniens classiques et pour certains ne se revendiquent pas comme tels.

Montréal est un endroit agréable pour y travailler la psychanalyse. Pas sectaires, les tenants de telle ou telle position psychanalytique se fréquentent sans trop de douleur ou d'éclats dans les séminaires, colloques et revues. Le milieu psychanalytique montréalais a considérablement changé depuis 25 ans. Des personnes peuvent travailler de manière plus ou moins isolée ou en petits groupes ou cartels; on peut participer à des colloques, à des conférences. Sans nier les conflits existants, inhérents à toute activité où des analystes s'associent, je me demande si ce confort relatif ne provient pas de l'évitement de l'institution et de la fondation. Quel est le prix à payer pour cet évitement? ceci est une autre histoire³⁶.

« **M'avez-vous entendu?** »

Chacun a retenu ce qui lui faisait signe dans la parole de Peraldi. Malheureusement, le non-maître du séminaire n'a pas eu le temps de laisser mûrir sa parole, ni la nôtre. Je le revois encore me disant que le vieillissement se faisait par paliers, plaisantant à propos des lunettes et divers indices de mûrissement. C'est de ce processus qu'il semblait, je le comprends aujourd'hui, en quelque sorte nostalgique. Il savait alors que lui ne vieillirait pas.

Je signale au lecteur que les écrits de François Peraldi circulent dans la génération des étudiants et des jeunes psychologues d'aujourd'hui, eux qui ne l'ont pas connu personnellement mais l'apprécient grandement, en particulier pour cet aspect insolite et iconoclaste, mais aussi d'écoute et d'ouverture à l'autre.

C'est en lui donnant la parole que je terminerai.

Ce que je souhaite, c'est trouver le lieu de cette sympathie que nous demandait Perceval il y a plus de cent ans, et pas cette commisération de dame patronnesse que ne parvient jamais à cacher complètement la haine des sexualités démunies. Je parle plutôt d'un point de résonance : celui où la Folie du discours du fou fait résonner dans notre corps, dans notre inconscient, les signes de notre propre Folie. Que l'on ne considère donc ces pages que comme destinées à cerner ce point de résonance qui inaugurerait peut-être cette écoute que demandent les fous : « M'avez-vous entendu? » non pas en leur renvoyant un « je vous ai entendu! » où le « je » ne marque jamais que l'irruption massive de notre imaginaire, mais bien plutôt d'un nous nous entendons dit ensemble au lieu de notre rencontre, au lieu de notre résonance que l'on peut nommer : Amitié³⁷.

marie hazan
4891, rue dornal
Montréal
qc h3w 1y9
hazan.marie@uqam.ca

Notes

1. Ayant choisi ce mot « par hasard », j'en vérifie la signification, appelant le *Petit Robert* (1993) au secours, il me répond que ce terme, *balisage*, fait partie du vocabulaire maritime et de l'aviation (!) : Action de poser des balises et autres signaux pour indiquer au navigateur les dangers à éviter ou la route à suivre ». Vous avez dit transmission?
2. Selon la formulation de Julia Kristeva *Étrangers à nous-mêmes*, Paris, Gallimard 1988
3. La psychanalyse se meurt, la psychanalyse est morte, vive la G.R.C. psychiatrique! SMQ, 1981
4. International Psychoanalytical Association, l'Internationale a été fondée par Freud et regroupe toutes les associations dans le monde, sauf... celles qui n'en sont pas. Ainsi, à la suite de l'expulsion de Lacan en 1953, des associations importantes, en particulier en France à la suite de l'École Freudienne de Paris, n'en font pas partie. Au Québec, un certain nombre d'analystes en solo, ou à quelques-uns, et de petits regroupements ou d'associations travaillent sans faire partie de la Société Canadienne de Psychanalyse (SCP) ni de sa branche locale : la Société Psychanalytique de Montréal (SPM).
5. Ici, les guillemets soulignent non seulement l'ambiguïté de la formule sous forme d'injonction paradoxale : car peut-on enseigner la révolte — on peut penser aussi à la formule : soyez spontanés —, mais aussi la distance que François Peraldi gardait par rapport à cette idée même de son enseignement.
6. C'est ainsi que se surnommaient ceux qui *n'étaient pas* dans l'Institution... Cette formulation était révélatrice d'un état d'esprit critique et rebelle, mais n'était pas sans conséquence car, comme le disait Jacques Hassoun, « si on est dans la marge, qui écrit le texte? »
7. Centre de Services Sociaux, organisme gouvernemental qui a été démantelé par un de ces caprices en haut lieu, après avoir pris beaucoup d'essor et coûté pas mal d'argent, au profit des CLSC.
8. Louise Grenier, Le temps d'une halte sur le sentier du silence. François Peraldi (1938-1993) *Filigrane*, volume 9, numéro 1, printemps 2000, 80. Les références à ce texte seront désormais indiquées LG, suivies de la page.
9. Je cite de mémoire ceux auxquels je pense, en m'excusant envers les autres : Mireille Lafortune pendant plusieurs années, Régine Robin, Denise Hély, Pierre Mathieu, Nicole Lanouette, Monique Lévesque, Chantal St-Jarre, Maryse Barbance et bien sûr, les participants aux cartels, Louise Tassé, Louise Sauvé, Françoise Bouquémont, Marie-Christine Brousson-Rosay, Frédérique Sgambatto, Karim Jbeili, Marie-Françoise El-Khoury, Denise Noël, Carole Levert, Hervé Bouchereau, Jean-Paul Allaire, et durant les dernières années, Jacques Mauger, Josette Garon, Dominique Scarfone, etc.
10. Hazan, Marie. Transmission, filiation et institution psychanalytique : rencontre avec François Peraldi. *Filigrane* n° 3, 1994, 154. Les références à cette interview seront désormais indiquées par Int. suivies de l'indication de la page.
11. Ainsi, dans *Psychanalyse et traduction* où il raconte l'émergence d'un souvenir d'enfance pour l'illustrer (17).
12. LG, 80
13. Monique Panaccio, Robert Pelletier, Josette Garon Léonard, Jean Imbeault, Jacques Mauger, Mireille Lafortune.
14. Mes souvenirs reviennent — semble-t-il — sous forme de mots, de sons, d'images et ... d'odeurs de nourriture italienne! Tous signifiants et... significatifs!
15. Int., 154.
16. Int., 144, c'est moi qui souligne.
17. Int., 147, c'est moi qui souligne.
18. LG, 80.
19. Voir la liste des publications de François Peraldi dans la bibliographie, en fin de cet article, aimablement prêtée par Louise Grenier, qui a établi, à partir du Recueil de textes rassemblés par Danielle Monast, la liste des titres et références dans son article paru dans *Filigrane*, Grenier(2000), *op.cit.*
20. www.geocities.com/Paris/Gallery/7893
21. Dans le premier numéro, en 1992.

22. Op. cit.
23. Outre les articles cités plus haut, dans cette série, je situe également l'interview avec François Peraldi à la suite aussi de celle avec Clifford Scott parue également dans *Filigrane*, Détours autour du transfert : rencontre avec Clifford Scott.
24. Int.
25. LG, 85.
26. Ces contributions à la diffusion de la pensée et de l'œuvre de François Peraldi par Danielle Monast, Karim Jbeili, Louise Grenier et moi-même entre autres — grâce aussi à la revue *Filigrane* — me semblent un maillon important pour l'ouverture du débat sur la transmission de la pensée de Peraldi.
27. ⁱ Hervé Bouchereau, Daniel Puskas, Karim Jbeili, Marie Normandin, Monique Lévesque, Monique Panaccio et moi-même avons participé à cette discussion. J'ai aussi déjeuné, discuté, parlé au téléphone et communiqué par courriel avec les personnes suivantes qui n'ont pu venir à la rencontre : Jean-Paul Allaire, Mona Gauthier, Louise Grenier, Carole Levert, Danielle Monast et Francesco Sinatra.
28. Le Lacanian Clinical Forum, co-fondé par François Peraldi, John Muller (psychologue et psychanalyste à la renommée clinique d'Austen Riggs, Massachusets) et de William Richardson (professeur de philosophie au Boston College et spécialiste mondialement reconnu de Heidegger) regroupement de psychanalystes et d'universitaires nord-américains qui se réunissent deux fois par an pour des mini-colloques fait partie des réussites de Peraldi concernant la transmission de sa parole et de Lacan aux USA.
29. Int., 158.
30. Elisabeth Roudinesco et Michel Plon, *Dictionnaire de psychanalyse*, Paris, Fayard, 1997, 784-787.
31. Tiré du titre d'un livre de Monique Schneider *Le Trauma et la filiation paradoxale*, Paris, Ramsay 1988.
32. Int, 154, c'est moi qui souligne.
33. Int, 154.
34. Dont Josette Léonard, Jacques Mauger Lise Monette.
35. Je pense entre autres aux séminaires de Julien et d'Elisabeth Bigras.
36. Le 29 octobre 1999, Jean-Paul Allaire, Marie Hazan, Marie-Michèle Jaouich, Robert Letendre, Carole Levert, Marie Normandin, Monique Panaccio, Daniel Puskas et Francesco Sinatra fondent la Libre Association de psychanalyse de Montréal (LAPM). Plusieurs d'entre eux se sont connus au séminaire de Peraldi.
37. « L'élangage de la folie », *Santé Mentale au Québec*, 1978, 14.

Bibliographie des articles de François Peraldi

- (1982) Numéro spécial sous la direction de François Peraldi, *Psychanalyse et traduction*, *Méta*, Presses de l'université de Montréal
- (1982) *Psychanalyse et traduction*, *Méta*, Presses de L'université de Montréal, 9-25
- Hormis cette publication non listée ci-dessous, je reprends ici la liste des articles des deux tomes du *Recueil de textes de François Peraldi* tels que rassemblés par Danielle Monast et listés par Louise Grenier dans son article sur François Peraldi.
- (1975) Fonction politique de l'opération traduisante, *Translation and interpretation. The multicultural context : a symposium*. Batts Michael, n° 1, 53-60.
- (1976) Institutions et appareils de pouvoir, *Brèches*, n° 6, 45-57.
- (1976) De la prison au crime, *Brèches*, n° 6, 97-113.
- (1977) La psychanalyse américaine, *Brèches*, n° 7, 1977, 17-34.
- (1977) Comment être psychiatre? *Brèches*, n° 7, 123-124.

- (1977) Une psychiatrie occidentale qui a tant besoin de se donner bonne conscience, *Le Devoir*, 22 septembre, 2 pages.
- (1978) L'élangage de la folie, *Santé mentale au Québec*, vol. III, n° 1, Montréal, 1-17.
- (1978) Les lieux de l'écoute. Pour une clinique psychanalytique des psychoses..., *Études freudiennes*, numéros 23 vol. III, n° 2, 1-26.
- (1978) A schizo and the Institution (a non-story), *Semiotext(e)*, vol. III, n° 2, 20-31.
- (1978) La castration sadique-anale de votre père..., *Interprétation*, n° 21, 87-100.
- (1980) Luce Irigaray ou la sexualité d'une écriture et Amante Marine, *Les femmes et la folie, 5^e colloque sur la Santé mentale*, Montréal, 3-31 mai 1980, 10-16. Lise Monette a écrit Luce Irigaray ou la sexualité d'une écriture, François Peraldi, Amante marine.
- (1980) La psychiatrie, système pénal de la femme, *Les femmes et la folie, 5^e colloque sur la Santé mentale*, Montréal, 3-31 mai, 82-83.
- (1980) Présentation du numéro sur La sémiotique de C.S. Peirce, *Langages*, juin 1980, 5-6.
- (1980) Traduction de La sémiotique de Charles S. Peirce de David Savan, *Langages*, 9-23.
- (1980) Présentation du numéro Polysexuality, suivi de Postface : masochism and polysexuality, *Semiotext(e)*, vol. IV, n° 1, 167-170.
- (1981) La psychanalyse se meurt, la psychanalyse est morte, vive la G.R.C. psychiatrique!, *Santé mentale au Québec*, vol. VI, n° 2, Montréal, 1981, 107-118.
- (1983) La psychanalyse et l'apocalypse. (Transmission d'une émission de radio) Radio-Canada, 1-10.
- (1983) Elle, l'Autre, *Études freudiennes*, n°s 21 et 22, Paris, 99-114.
- (1984) L'attente du Père, *Études freudiennes*, n°s 23, Paris, 25-41.
- (1984) Questions de transfert (1) (2) Entretiens avec Françoise Dolto, Propos recueillis par F. Peraldi et C. Maillat, *Études freudiennes*, n°s 23 et 24, Paris, 1984, 95-113.
- (1984) Leur Freud, *Études freudiennes*, numéros 23, Paris, 1984, 135-152.
- (1984) Freud et les dieux, *Études freudiennes*, n°s 24, Paris, 185-199.
- (1984) Voyage dans l'entre-deux-morts, *Frayages*, n° 1, Montréal, 19-38.
- (1984) Sept ans après, *Santé Mentale au Québec*, n° 1, 38-49.
- (1985) Corps du texte et corps érotique, *Texte*, n° 4, 1985, 177-189.
- (1985) La psychanalyse en exil. Un entretien avec Françoise Dolto, *Frayages*, vol. II, Montréal, 123-137.
- (1985) L'exil accompli, *Frayages*, vol. II, Montréal, 173-187.
- (1985) La jouissance de Kali, *Confrontation*, n° 13, Aubier Montaigne, Paris, 197-213.
- (1985) Lettre sur lettre, première partie, *Études freudiennes*, n° 26, 179-200.
- (1985) Pas sans Lacan, *Études freudiennes*, n° 25, Paris, 53-80.
- (1986) De l'association dite « libre » en psychanalyse. Une monstration, *Études françaises*, vol. XXII, n° 1, 83-93.
- (1986) Préface au livre de Julien Bigras: *La folie en face*, Éd. Robert Laffont, Paris, 9-11.
- (1986) Bouche dégoût, *Traverses*, n° 37, 72-81.
- (1986) La folie comme de raison, la folie des autres : lecture de *La folie comme de raison*, (VLV, Montréal, 1985), *Santé mentale au Québec*, vol. XI, n° 1, 175-176.
- (1986) Lettre sur lettre, deuxième partie, *Études freudiennes*, n° 28, 161-195.
- (1987) La marge psychanalytique, *Frayages*, n° 3, Montréal, 127-136.
- (1987) La baisanalyse, *Patio*, n° 7, 160-167.

- (1987) The thing for Freud and the freudian thing, *The American Journal of Psychoanalysis*, volume 47, n° 4, 309-314.
- (1987) Psychanalyse des divans, *Décorrag*, février 1987.
- (1987) K.K.K., *Études freudiennes*, numéro 30, octobre 1987, 181-212.
- (1988) La transmission réticulée. Journée des Cartels, Montréal, 54-61.
- (1988) Le désir de la Chose. Lettres à Jean Forest, *Mæbius*, n° 38, automne, 17-27.
- (1988) L'écoute du signifiant en psychanalyse et en psychothérapie psychanalytique, Psychothérapie psychanalytique/psychanalyse, *Actes du 1^{er} colloque de l'APPQ tenu à Montréal*, le 22 mai 1987, Éditions du Méridien, Montréal, 137-150.
- (1988) 1760, ou Dolto en terre d'exil, dans *Quelques pas sur le chemin de Françoise Dolto*, Paris, Seuil, 142-162.
- (1988) La passion de la mort, *Patio*, n° 10, Paris, 149-169.
- (1989) La mort-sida, *Che Vuoi?*, n° 4, Paris, 4.
- (1989) Mais comment peut-on être lacanien?, *L'instant freudien, psychanalyse et culture*, VLB Éditeur, Montréal, 37-53.
- (1990) Les pratiques frontières, *Medium/Sciences Humaines*, n° 35, 33-34.
- (1990) Julien Bigras. Souvenir d'un Ami et Le Réel, la mort (éditorial), *Santé mentale au Québec*, vol. XV, n° 2, Montréal, 14-32.
- (1991) L'expérience du silence, *TEXTE*, Thème : texte et psychanalyse, n° 10, 189-219.
- (1991) Trente-six variations sur un thème de Freud (à propos de *L'événement et l'inconscient* de Jean Imbeault, Triptyque), *SPIRALE*, n° 110, Montréal, novembre, 11.
- (1991) Franco et sa mort, *TROIS*, vol. VI, n° 2-3.
- (1991) The « Great Man » from Vienna to Paris in the thirties, *American Imago*, Thème : Psychoanalysis and Democracy, vol 48, n° 2, 233-245.
- (1992) La transaction, *Filigrane*, n° 1, Montréal, 37-52.
- (1992) Heterosexual Presumption, *American Imago*, volume 49, n° 3, 357-370.
- (1993) Sa mère Jézabel, *Trois*, vol. VIII, n° 2, 51-54.
- (1993) Le désir homosexuel de l'homme et la biologie, *Anthropologie et Sociétés*, vol. XVII, n° 1-2, 285-296.
- (1994a) Psychiatry or psychoanalysis?, *Semiotext(e)*, Volume VI, n° 2, 192-208.
- (1994b) Transmission, filiation et institution psychanalytique : rencontre avec François Peraldi. Entretien de Marie Hazan, *Filigrane*, n° 3, automne 1994, 135-161.

Autres références

- É. Roudinesco, M. Plon, *Dictionnaire de la psychanalyse*, Paris : Fayard, 1997.
- Schneider M., *Le Trauma et la filiation paradoxale*, Paris, Ramsay 1988.

Adresses électroniques :

www.geocities.com/Paris/Gallery/7893

Adresse de Karim Jbeili : jbeili@sympatico.ca

On trouve à ces adresses une présentation de l'œuvre de François Peraldi, des cours et conférences et quelques souvenirs.